

Carla BOZULICH

ROCK Chanteuse intense et habitée, l'Américaine ne retient de la pop que l'esprit et la forme pour rendre hommage aux gays de la scène hardcore-dance des années 1990.

Comme un garçon

CAMILLE ABELE

Rendez-vous prévu l'après-midi, suivi d'un léger flottement – se fera, se fera pas? C'est finalement quelques dizaines de minutes avant d'entrer en scène que Carla Bozulich évoque pour nous son engagement musical à travers son dernier album *Boy*, paru en mars sur le label post-rock canadien Constellation (Godspeed You! Black Emperor, A Silver Mt. Zion, Tindersticks, etc).

Dans l'attente de la rencontre, les balances se prolongent dans la salle genevoise de la Cave 12: la *setlist* n'est pas tout à fait arrêtée et les morceaux encore en rodage pour le groupe, constitué seulement une semaine plus tôt, pour la tournée. Après le repas vite expédié, le temps disponible se resserre: «C'est ok si je me maquille pendant l'interview?» propose la chanteuse, maintenant un peu pressée. Née en 1965 à New York, Carla Bozulich impressionne par son engagement artistique total, sa volonté de déconstruire toute forme de repère, tant du point de vue vocal que musical.

ÉMANCIPATION BRUTE

Ses performances scéniques intenses, où elle se mêle souvent physiquement au public dans un état proche de la catharsis, laissent présager une personnalité forte, voire écorchée. Ce soir pourtant se dégage d'elle une séduction enveloppante, quelque chose d'apaisé, au contraire de ses derniers passages dans la région – en 2006 et 2010 à l'Usine de Genève, en 2008 au festival Bad Bonn Kilbi. «Je fais référence à la pop sans aucune ironie: pour moi, ce sont des morceaux plutôt courts qui répondent à une structure simple, couplet-refrain. *Boy* est un album plus léger, joyeux. Je suis plutôt heureuse en ce moment, sans drame dans ma vie. Personne ne meurt autour de moi!», se réjouit-elle, en corrigeant un peu le trait de son eye-liner.

Chanteuse et musicienne expérimentale, figure post-punk par excellence, Carla Bozulich incarne une verve sulfureuse et souvent déchirée,

depuis ses premiers pas à Los Angeles au début des années 1990. «Body-art extrême, performances proches du SM, esprit de contestation, il régnait une énergie incroyable dans le mouvement gay, quelque chose de primitif et moderne à la fois. *Boy*, c'est une forme de célébration de cette scène qui, je l'espère, aurait fait rire ces garçons dont beaucoup sont morts du sida.»

«J'INCARNE DES PERSONNAGES»

Coup d'œil dans le miroir: «Je rajoute un peu d'ombre à paupières?» On acquiesce. Ainsi formée au creuset du mouvement punk-hardcore, elle remonte au cours des années 1990 vers les sources blues et folk de la musique nord-américaine au sein des formations Ethyl Meat-plov, The Geraldine Fibbers et Scarnella, duo formé avec le guitariste Nels Cline (Wilco, Nels Cline Trio). Premier effort éponyme remarqué en 2003 avec un disque de reprises de la légende de la country music Willie Nelson, puis surtout trois albums sous le nom de projet Evangelista, qui marquent un tournant dans la démarche de la musicienne.

«Evangelista répond à une urgence. C'est un manifeste punk vers une émancipation totale, brute et sauvage, pour se libérer de tout ce qui empêche d'être vraiment soi-même.» Carla Bozulich y assume donc parfaitement son penchant pour la musique expérimentale, les dissonances et distorsions sonores en tout genre. Rappelant tantôt Patti Smith, Marianne Faithfull ou Lydia Lunch, le timbre de sa voix se fait âpre, sifflant, rugueux. «Quand je chante, j'incarne des personnages, homme ou femme indifféremment. Je vénère vraiment les femmes pour leur incroyable capacité d'adaptation, mais je suis aussi habitée par une rage qui me fait me sentir proche des hommes. C'est ambigu.»

MÊME PLUS DE CHAT

L'heure de rejoindre la scène se rapproche, soyons brèves. *Boy* résume une vie sur la route: composé sur une île au large d'Istanbul et à Pistoia en Italie, l'album est enregistré à Ber-

lin puis retravaillé à San Diego, pour être enfin mixé à Montréal. La musicienne a joué de la guitare, de la basse, des claviers, samples et boucles, a chanté et dessiné la pochette – un cheval qui se dresse dans un ciel bariolé. Elle est en tournée une bonne partie de l'année. «Je n'ai même plus de chat en ce moment: pas de point fixe, pas de chat!» Une vérification de boîte mail plus tard, c'est avec une joie spontanée qu'elle partage avec nous la nouvelle d'une prochaine conférence qu'elle donnera à Londres à l'invitation de *The Wire*. Le prestigieux magazine consacré aux musiques d'avant-garde, qui lui a corn-

mandité un texte en forme d'hommage punk à feu Lou Reed, fait partie des publications pour lesquelles elle rédige régulièrement articles et nouvelles.

Un travail d'écriture qu'elle poursuit également depuis quelques années à travers un cycle de performances dans le circuit de l'art contemporain sous l'intitulé *Eye for Ears*. Les mots, l'écriture, la voix, le chant: un besoin impératif de dire, d'aller chercher au plus profond des êtres et des émotions, que l'on retrouve avec beaucoup de cohérence dans sa musique. Mais une seule urgence maintenant, celle de conclure l'entretien et de rejoindre la scène.



Carla Bozulich devant la tombe du capitaine Chas... Rock, à Oakland.
JENNIFER KITNER

Du concert, on retiendra une légère impression de fragilité – l'alchimie entre des musiciens très attentifs manque un peu de fluidité. A l'instar de son dernier album, Carla Bozulich, toujours sans filet, rompt avec l'énergie frontale à laquelle elle nous avait habitués par le passé. Une sérénité inattendue et donc un brin déstabilisante pour le public ce soir-là. Mais n'est-ce pas finalement le dénominateur commun de tous les projets de l'Américaine?

Carla Bozulich, *Boy*, Constellation, distr. Irascible.

La Courrier 26.4.2014